54e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 25 24 JUIN 1937

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I L'expérience Blum. — La vie littéraire de M. Blum. — II L'affaire Dreyfus et son influence sur l'évolution de Léon Blum. — III. L'action personnelle de M. Blum dans l'*Affaire*. — Les sentiments qu'il éprouve alors pour le marxisme. — IV. Son attitude envers le clergé et l'Eglise catholique. — V. L'évolution extraordinaire du communisme en Russie. — « La Révolution trahie ». — La déformation bureaucratique. — VI. Les révolutionnaires impatients ; — nombreux groupes d'avant-garde, au-delà du communisme et du socialisme. — La IVe Internationale et la menace qu'elle fait peser sur l'avenir du monde.

I

Voilà un an que dure ce que d'une voix unanime les Français ont appelé et appellent encore « l'expérience Blum ». C'est la première fois dans l'histoire qu'un gouvernement est ainsi qualifié. Ce nom révèle tout ce que comporte d'incertain, d'hésitant, de problématique la politique de notre pays. Nous ne disons pas que cette expérience doive être, en tout état de cause, inutile, infructueuse, nuisible même. Il est sans doute nécessaire que les peuples fassent leurs « écoles » comme les individus. Nous qui sommes convaincus que la civilisation européenne et universelle ne peut que déchoir, en dehors de l'action profonde du christianisme, non seulement dans les usages ou les rites, mais au plus intime des âmes et des cœurs, nous n'ignorons pas que c'est encore un moyen d'arriver à la bonne route, à la route qui mène au salut, que d'essayer des chemins qui conduisent à des impasses,... à condition toutefois de ne pas trop tarder à s'apercevoir de l'erreur ou des erreurs commises.

En attendant ce redressement inévitable, l' « expérience Blum » est en quelque sorte protégée par une trêve tacite des partis. On critique, on parle, on marque des points, mais l'on n'attaque pas, l'on ne monte pas à l'assaut. Il faut que l'expérience suive son cours. Il faut que l'on sache, une fois pour toutes, si le salut de l'économie nationale est dans cette direction. Car il semble entendu pour tous qu'il ne s'agit que de problèmes économiques, d'un essai de solution à la « crise », comme si cette crise ne comportait aucun aspect moral et partant religieux.

Cette sorte de trêve accordée à l' « expérience Blum » s'est jusqu'ici portée sur son chef. Alors que les Revues s'empressaient de nous apporter sur « l'homme du jour » des renseignements biographiques, des anecdotes, des appréciations, des portraits plus ou moins réussis, c'est en vain que nous avons cherché, depuis un an, quelque chose de semblable sur M. Blum. Ce n'est que dans son no du 15 mai que la *Revue de Paris* a publié, sous la plume de M. Marcel Thiébaut, le premier article d'une série intitulée : *En lisant M. Blum* (suite les 1er et 15 juin).

C'est là que nous irons chercher le récit des évolutions littéraires et politiques de notre actuel Président du Conseil.

« M. Blum est né à Paris, en 1872. « Je suis par ma naissance un « très petit bourgeois », a écrit M. Blum dans cette Revue, en 1924 [1]. D'après M. Gunther, qui lui a consacré une étude dans le *Strand*, il est le fils du « fabricant de soieries bien connu de la rue du Quatre-Septembre ». M. Blum a fait ses études à Charlemagne, puis à Henri-IV, où il eut comme professeur de philosophie Bergson. Un de ses condisciples fut André Gide. M. André Dintzer, qui a publié sur M. Blum une brochure que l'on vend aujourd'hui au rayon des brochures de propagande à la librairie du *Populaire*, nous conte que les deux jeunes gens « qui devaient s'illustrer chacun à sa manière », descendaient souvent ensemble sur le Boul'Mich. Et, pour prouver la bonté de M. Blum, M. Dintzer ajoute : « Le futur leader socialiste ne refusait jamais un prospectus à ces malheureux clochards qui, pour gagner vingt sous, distribuent aux passants des prospectus. Gide s'étonnait, mais il était habitué aux fantaisies de son condisciple. »

En 1890, Léon Blum entrait à Normale, dans la section de philosophie. Seulement, il était tenté aussi bien par le démon de la littérature que par l'archange de la métaphysique. Pierre Louys, son aîné de deux ans, lui montrait de la sympathie. « André Gide, a écrit récemment M. Blum, avait été le condisciple de Pierre Louys à l'Ecole alsacienne avant de devenir le mien à Henri-IV. S'étant lié tour à tour avec lui et avec moi, il nous avait liés l'un avec l'autre. Tous trois ensemble, pendant ma dernière année de lycée, nous avons fondé le petit recueil poétique intitulé *La Conque* où Paul Valéry publia ses premiers vers. »

En fait, *La Conque* ne parut qu'en 1891, c'est-à-dire alors que M. Blum avait quitté non seulement le lycée, mais aussi l'Ecole normale. Il avait échoué à la licence et renonça à l'enseignement. « Sans doute, suggère M. Dintzer, fut-il rebuté par la médiocrité du professorat, par la perspective d'aller enseigner la philosophie à Digne ou à Chambéry. »

Sans renoncer à ses ambitions littéraires, qui n'étaient peut-être pas étrangères à son échec à la li-

[1] Il s'agit de la *Revue de Paris*, dont Blum fut à maintes reprises le collaborateur, avant et après la Guerre, et où il publia notamment un *Stendhal*, puis, au cours de la Guerre, une série non-signée sur la *Réforme gouvernementale*.

cence, M. Blum s'orienta vers le droit, prépara le Conseil d'Etat et y fut reçu comme auditeur, en 1895, à 23 ans. On ne nous parle pas de son service militaire. Il avait sans doute été réformé, pour faiblesse de constitution. Quoi qu'il en soit, en marge de l'étude du droit, — son futur gagne-pain, — il faisait assidûment la cour aux Muses. *La Conque* n'avait duré qu'un an. Elle avait publié, avec des poèmes de Leconte de Lisle, de Hérédia, de Mallarmé, de Verlaine, de Gide, de Valéry, les premiers essais de Blum. Il admire surtout Albert Samain. Ce jeune homme de 19 ans ne versifie que *sur son passé* : il avait donc déjà l'illusion d'avoir beaucoup vécu. Ses vers reflètent une tendance au rêve, une résistance secrète à l'action, un penchant à dissoudre sa vie en propos sur la vie, en souvenirs, en regrets, en une douce et tendre mélancolie :

Les chrysanthèmes des allées
Où nous avons laissé nos vœux
Vous diront les mots que je veux :
Les mots des choses en allées.
Infidèle, qui m'oublias,
Ecoute les camélias
Chanter leurs plaintes dans les vasques...
Les souvenirs du temps passé me sont très durs.
Chassez l'obsession des roses revenues...

Ou encore :

Les souvenirs du temps passé restent en nous.
Nous avons beau pleurer et prier à genoux :
On n'exorcise pas leurs mirages rebelles...

Il développe du reste le double thème de l'amour chaste et de l'amour triste :

Je serai votre frère et vous serez ma sœur ;
Je poserai mon front lassé sur votre front...
Pleurez. Sur les rameaux de lourds marronniers roux
Pleurent de longs regrets de lumière indécise.
Pleurez. Ne dites rien, mais pleurez. L'herbe est grise,
Maleine, ce n'est pas Uglyane, c'est vous...

La Conque ayant disparu, Blum écrivit dans *Le Banquet*, publication moins luxueuse, mais qui ne dura aussi qu'un an (1892). Mais il n'était là qu'en hôte passager. Et déjà il commençait à travailler à la *Revue Blanche*, fondée par les frères Natanson. Dans sa très originale et très vigoureuse *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, récemment publiée, Albert Thibaudet parle très joliment de cette Revue créée par « le groupe des Juifs du lycée Condorcet ». Il y rattache le théâtre de Porto-Riche, « ce théâtre à la fois très parisien et très juif, né fort naturellement sur la décomposition superficielle d'une grande capitale. » Léon Blum en devint le critique dramatique.

C'est là qu'il faut chercher l'origine de sa « théorie de l'amour nomade, polygamique et polyandrique », dont son livre du *Mariage* devait être l'expression. A cette époque, Blum n'est pas encore jeté dans la politique. Il appartient tout entier aux lettres. Il porte dans la littérature les « expériences » — déjà — de sa vie d'adolescent et de jeune homme à la mode.

Parlant de ses premiers essais, Marcel Thiébaut écrit : « Ces poèmes, ces premiers articles nous révèlent un jeune bourgeois d'une sensibilité extrême, tourmenté par un vif désir d'aimer et d'être aimé, désir contrarié par la conviction intellectuelle que l'amour est impossible. »

Ce dernier trait est frappant. Blum est dès l'entrée de jeu hors des grandes lois de la nature. Il appartient à un monde déliquescent et pessimiste. Il aime aimer et être aimé, — comme Augustin de Tagaste, dans sa jeunesse, — mais il ne croit pas à l'amour !

La première prose qu'il donna au *Banquet*, à l'âge de vingt ans, a pour titre : *Méditation sur le suicide d'un de mes amis*. Cet ami se nommait Maxime. Il s'était tué parce qu'il n'avait pas assez d'argent pour se payer des filles ! Sujet banal, mort absurde. Mais ce sont les réflexions de M. Blum qui nous intéressent. Il ne comprend pas le suicide de son ami. Pourquoi ? Parce qu'il faudrait supposer que Maxime avait trouvé « dans les bras de ces filles » l'entier amour de l'âme ou même l'amour des sens et la jouissance physique. Mais alors, estime Léon Blum, c'est au nombre des « bienheureux » qu'il eût dû lui-même se placer ! Et cette réflexion implique que la philosophie de Blum serait l'hédonisme pur et simple, Aristippe de Cyrène ni plus ni moins. Pourtant, comme Hégésias, ce philosophe alexandrin qu'on avait surnommé *Pisithanate*, parce qu'il conseillait le suicide et qu'on sortait de ses leçons pour se donner la mort, M. Blum, s'il reste opposé au suicide, ne croit pas que l'on puisse atteindre le Souverain Bien, qui n'est autre que le plaisir. Et il écrit : « Nous qui cherchons la passion sans la trouver et à qui l'extase même des sens est inconnue, nous t'eussions suivi d'un œil d'envie. » Mais il juge impossible cette hypothèse sur son ami. Il estime que bien plutôt il était construit de manière à percevoir faiblement les sensations agréables et vivement les sensations pénibles. Et il conclut, toujours dans le sens d'Hégésias : « Si vraiment ton malheur était si profond, certes, je te loue hautement, ami perdu, de t'être dérobé à l'existence. » Et une fois partie sur cette piste, sa méditation se poursuit jusqu'à la désespérance totale. Il faut citer ces lignes de Léon Blum à 20 ans pour se rendre compte de ce qui manque à un cœur où toute foi est morte :

« Ah ! pauvre ami, à ton âge déjà l'impossibilité de t'émouvoir, l'indifférence perpétuelle, les sens atrophiés et la sensibilité inerte ! Nous sommes aussi malheureux que toi, cher enfant ; mais comme rien ne peut nous tenter, le Néant, la Mort et le Repos éternel ne nous tentent pas plus que le reste. Et c'est pourquoi nous ne songeons pas au suicide. Mais c'est peut-être la culture intellectuelle qui te manquait... »

Il y a, dans ces derniers mots, une bouffée d'orgueil voilé sous un accent de pitié dédaigneuse. Oui, Aristippe a dit vrai. Mais si Hégésias est le digne fruit de l'école cyrénaïque, la culture raffinée de notre siècle doit dépasser Hégésias lui-même. L'hédoniste de nos jours ne conclut plus au suicide, parce que le Néant ne lui paraît pas meilleur que la Vie !

En attendant, il cherche des compensations à son indifférence, à l'impossibilité où il se voit d'entrer au Paradis du plaisir. Puisque l'amour est décidément impossible, « *car nous ne pouvons jamais chérir que nous-mêmes* », l'amitié et les jeux auxquels elle se prête ne sont pas sans quelques agréments, surtout l'amitié des femmes. Attention surtout à ce pluriel. Le papillon vole de fleur en fleur ; le jeune homme selon le cœur de M. Blum vole, — sans calembour, — de flirt en flirt.

« Il ne faut point douter, écrit-il, que la différence même des sexes ne prête à ce commerce beaucoup de sa grâce particulière. Ce besoin d'épanchement et de câlinerie qui, pour les âmes fines, est une des conditions de l'amitié, s'y donne cours avec un peu de gêne et plus de charme... On en arrive à mépriser l'amour qui se manifeste grossièrement par des baisers et des étreintes, quand cette tendance sentimentale se nourrit de coups d'œil amis, d'efforts pour se comprendre et du plaisir de se trouver ensemble. »

Pourtant, on ne sort pas de soi-même. Chaque âme est murée. Quel est donc le charme de telles amitiés ? Blum ne nous le laisse pas ignorer. Et cela se réduit à un égoïsme et à un orgueil raffinés : « *On jouit délicieusement,* dit-il, *de sa supériorité et de l'admiration de son élève.* »

Mais elle, de quoi jouit-elle en tout cela ? Sans doute des frais de toilette qu'elle sent qu'on fait pour elle ! Léon Blum ne dédaigne pas cette mesquine satisfaction, la coquetterie :

« Ce n'est pas pour un ami qu'on prendrait un soin assidu de sa coiffure et qu'on calculerait si les fleurs d'une boutonnière correspondent au teint et à la tonalité générale du vêtement... Si vous êtes conséquent avec vous-mêmes, jamais vous ne chérirez complètement une amie trop peu élégante, qui s'habillerait sans discrétion et sans imprévu, qui n'aurait pas le goût et la science d'elle-même. »

Voilà donc tout l'idéal d'un homme très intelligent, mais qui n'est qu'intelligent ! A quelle hauteur le christianisme ne convie-t-il pas les âmes, en comparaison de ces petitesses et de ces « chatteries », au sens littéral et symbolique du mot tout ensemble !

M. Blum ne comprend pas, lui qui se pique de tout comprendre, que le pessimisme même qui est au fond de son sens de la vie, est un appel à quelque ascension mystérieuse. Mais pour cette ascension, il lui manque des clartés qui ne viennent que de Dieu. Il représente assez bien non pas simplement l'humanité sans la foi chrétienne, mais l'humanité cultivée, raffinée, perfectionnée, usée, sans la foi ! De tout ce que l'on peut attendre de la vie d'homme, voilà ce qui lui reste :

« Pour moi, le meilleur de ma vie est là. Quelques conversations où j'ai senti ma pensée et mon cœur sonner d'accord, des mots tendres, des délicatesses d'amitié assez fines *pour que j'aie été seul à les sentir ;* dix livres que j'ai lus à dix-huit ans, voilà tout ce qui m'est précieux dans ma vie [1]. »

Toute la jeunesse de Léon Blum s'est écoulée dans cet exercice d'une virtuosité compliquée et subtile. Il voulait aimer et être aimé ; seulement, sa nature n'était pas faite pour le grand amour. Il a mis dans la bouche de Gœthe ce mot qui lui conviendrait sans doute mieux à lui-même : « On peut aimer l'amour sans aimer personne. » Ses désirs, en réalité, n'étaient jamais très vifs. Il manquait de vigueur, de tempérament, d'élan physique.

« L'impulsion vive lui manquait, dit Marcel Thiébaut. Ce n'est pas tout à fait un homme de chair. Il aime l'idée des sentiments. Il aimait aussi à se prouver qu'il pouvait plaire... Ce qu'il voulait, c'était sentir qu'une femme était prête à céder, mais il ne tenait pas à exploiter sa victoire. Peut-être même préférait-il à toute autre l'aventure même pas engagée et seulement entraperçue, la femme qui passe. « *Le plus fort mouvement de passion* que me suggère ma mémoire fut une blondine de dix-huit ans que je vis, un dimanche d'été, aux Acacias, passer dans une voiture très basse et sous une ombrelle bleue. »

Si ce fut là son plus fort mouvement de passion, il ne sortit jamais du domaine de l'imagination, car il ne devait plus revoir la « blondine » qui, sans le savoir, en avait été l'objet. Sa vie s'écoule donc en impressions fugitives, se dissout en désirs vagues, en travaux d'approche, se confine dans l'effort de « séduction », mais en tournant court lorsque la conquête est achevée ou plutôt au moment de l'être. Il veut frôler l'amour, mais non le connaître. Cette câlinerie suffit à ses besoins et répond au vague de ses aspirations !

Avec les goûts que nous venons de découvrir en lui, nous ne serons pas surpris que M. Blum ait donné à l'une de ses premières publications le titre émoustillant que voici : *Le Livre de mes Amies* [1]. Selon l'usage des auteurs soucieux de servir à leurs lecteurs des « tranches de réel », Léon Blum y fait, sous des noms d'emprunt, de l'autobiographie. Le jeune homme, nommé Pierre, qui le représente, est un normalien. Il explique posément à un de ses camarades que, pour éviter la douleur des ruptures, on doit aimer plusieurs femmes à la fois et veiller à ce que chacune d'elles « corresponde à un de nos tiroirs intellectuel, physique ou sentimental. »

— « Mais si une femme prétend occuper deux tiroirs ? » objecte le camarade.

— « Je lâche, voilà tout ! » répond le porte-parole de M. Blum.

Ce qui l'enchante, ce sont les émois commencés, les romans ébauchés, les idylles à peine écloses. Par sa nature profonde, M. Blum est un timide, un hésitant, un dilettante, un incomplet. Il avait écrit à Pierre Louys, en 1890 :

« J'ignore si je serai jamais capable de diriger ou une œuvre ou ma vie d'après une méthode bien arrêtée, avec une volonté bien soutenue. Il me semble qu'il y aura toujours en moi, autant que je puis me connaître, de l'indécis, de l'inachevé. Remarquez que j'en suis très fier. Aimant beaucoup les lignes flottantes, les personnalités mal définies ne me déplaisent pas. Mais se plaire à soi-même est un but trop aisément atteint. »

Il manque évidemment à ce jeune homme si intelligent on ne sait quoi de viril, de plein, de fort. C'est un cérébral dévergondé. Il semble qu'on aimerait mieux se trouver en face d'un vrai pécheur, énergique et débordant, qu'en face de ce perverti d'imagination, qui ne peut commettre que des péchés de désir et de rêve, mais qui les commet sans remords, sans scrupule, avec volupté et cynisme. C'est un amoral et un maladif. Ce dernier adjectif n'est-il pas justifié par des phrases comme la suivante, qui est de lui :

[1] Fragment sur l'espérance, dans *Revue Blanche*, 1895. — C'est nous qui avons souligné les mots « pour que j'aie été seul à les sentir ». Le prix de la jouissance serait donc dans son « incommunicabilité ». Blum n'est pas encore socialisant à cette date. Et on peut le soupçonner de chercher dans le socialisme qu'il professe aujourd'hui autre chose que ce qui est à tout le monde. Il est trop raffiné pour se contenter du brouet commun. Mais, dans le socialisme, le plaisir de gouverner est tout autre, comme dans le capitalisme, que celui d'être gouverné.

[1] *Revue Blanche*, 1895.

« J'ai toujours trouvé, quand du moins la souffrance physique n'en était pas intolérable, une exquise volupté à être malade. C'est charmant de voir sans cesse autour de son lit tant de gens qui font mine de vous aimer. »

Cette idée lui est si chère qu'il la prête à Gœthe : « Je trouvais charmant de voir sans cesse autour de mon lit tant de gens qui n'avaient jamais assez de mots consolants, de sourires, de prévenances *câlines.* »

Nous ne sortons pas des « chatteries » !

Ceux qui connaissaient Léon Blum, à cette date, le considéraient comme une sorte de phénomène d'intelligence, mais sans vigueur d'individualité. Jules Renard, qui devait être de ses amis intimes, écrivait sur son journal : « Léon Blum, un jeune homme imberbe qui, d'une voix de fillette, peut réciter, durant deux heures d'horloge, du Pascal, du La Bruyère, du Saint-Evremond, etc. »

Et tandis que Proust le prenait comme modèle de son Bloch, son ami André Gide notait : « L. B. ne sait pas, il cherche, il tâtonne ; *a trop d'intelligence et pas assez de personnalité.* »

Il avait de vastes ambitions, mais ne savait quelle route prendre pour arriver à la gloire. Il était entre les voies nombreuses qui y conduisent comme au milieu des femmes ou jeunes filles qui toutes lui plaisaient, mais dont aucune ne pouvait fixer son choix. Il demandait des conseils à ses livres favoris : *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, ou bien *Lothair* de Disraëli. Lothair surtout l'enchantait. Dans le roman de Disraëli, c'est un jeune noble anglais, possesseur d'une fortune colossale, qui hésite entre l'Eglise de Rome, la Révolution internationale et la Tradition britannique. Il sait du moins se hausser jusqu'aux suprêmes options. *Rome* ou *Révolution, christianisme* ou *marxisme,* n'est-ce pas le formidable dilemme ? Mais Lothair hésite. Comment faire pour sortir de son doute ? Disraëli donnait la réponse dans un autre roman : *Endymion.*

« Lisez, je vous prie, disait Blum aux lecteurs du *Banquet,* le roman d'Endymion : Endymion, pauvre et inconnu, devra à des amitiés de jeunes filles toutes les splendeurs de l'avenir. »

Endymion lui révélait le grand secret : « *Il faut vouloir !* »

Justement Blum avait fait, à Charmes, la connaissance de Barrès, de dix ans son aîné et qu'il admire beaucoup. Tous deux admiraient Disraëli, le prenaient pour modèle, sans se le dire. Blum apprenait de lui que la volonté peut se cultiver. Endymion était son « professeur d'énergie », comme Bonaparte devait être celui de Barrès. Il commence à voir clairement que la volonté est la grande ouvrière de l'histoire. Il publie dans la *Revue Blanche* de curieux fragments sur l'*espérance* et la *prière.* « Ce n'est pas un système si ridicule, écrit-il, de prétendre que la volonté humaine est par elle-même toute-puissante. » Si la prière peut avoir quelque efficacité, ce n'est pas en tant qu'elle obtient une aide surnaturelle de Dieu, mais en tant qu'elle est un exercice de volonté.

Mais dans quel sens employer cette volonté ? Quel but lui donner ? Evidemment, la conquête du monde, la possession du premier rang dans la société contemporaine. Seulement, la société n'accueille pas le talent avec le respect et l'empressement qu'il serait en droit d'attendre. Elle reste ridiculement, injustement hiérarchisée. L'égalité n'est qu'une illusion. Stendhal avait éprouvé cela. Après lui Blum dénonce l'absurdité d'un siècle qui fait fête aux diplômés de l'intelligence et qui n'ouvre pas ses rangs pour leur faire place.

« Chez beaucoup de ces jeunes gens, dit-il, le sens de l'égalité et l'amour foncier de la justice se mêla, comme chez Stendhal, au sentiment hautain de l'être d'exception et *ainsi put se développer une sorte de haine sociale dont on sait suffisamment que les effets furent quelquefois poussés assez loin* [1]. »

Ainsi, la société incroyante sera punie par où elle a péché. Il y a une justice immanente. Les hommes d'Etat de la Troisième République, tels un Ferry, un Paul Bert, un Challemel-Lacour et tant d'autres, avaient voulu créer une société « positiviste », basée sur le culte de la science, sur l'intelligence pure. Logiquement, cela devait conduire au mandarinat intellectuel. En ce cas, il fallait donner tout de suite de hautes primes à l'intelligence scolaire, lui réserver toutes les places, comme dans l'Eglise, selon Bérulle, sainteté, science et autorité n'eussent jamais dû être séparées. Ce seront les intellectuels les plus raffinés qui fourniront des cadres à la Révolution sociale. On leur avait *implicitement* tout promis ; ils s'attendaient à trouver toutes les portes ouvertes devant eux. Or, elles sont closes. Ils veulent donc les enfoncer ! Rien de plus juste ! N'en soyons pas surpris. Un mauvais arbre ne peut pas rapporter de bons fruits, disait le Christ.

II

Nous sommes arrivés aux sources de l'esprit révolutionnaire chez M. Léon Blum. De très bonne heure, il avait senti cela. Son histoire est frappante, car *elle est celle de toute une époque.* C'est pour cela que nous y insistons. Elle est éclairante au premier chef.

Léon Blum a raconté lui-même, dans la *Revue de Paris,* comment, à 14 ans, alors qu'il travaillait dans la sombre bibliothèque du lycée Charlemagne, l'idée socialiste le frappa comme un trait de lumière. Et ce ne fut pas, certes, dans Karl Marx qu'il allait, si jeune, la puiser. Elle était dans l'air. Il lisait tout simplement les *Effrontés* d'Emile Augier. On sait que cette pièce date de 1861. C'est une œuvre de combat contre les adversaires que craignait l'Empire, vers 1860 : les catholiques et les journaux indépendants. Augier était employé à la Censure. Il avait un fort penchant à l'anticléricalisme du prince Napoléon.

Ce qui frappa le jeune Blum, lui donna la « petite secousse », c'est cette réplique de Giboyer au marquis d'Auberive :

« Le peuple français ressemble à ce monsieur qui avait eu huit rhumes de cerveau en un mois et les avait tous guéris, excepté le premier. Achevez la Révolution de 89 et vous n'aurez plus rien à redouter. »

Mais comment achever 89 ? Giboyer l'explique nettement : il reste à fonder une aristocratie non plus sur l'argent, mais *sur le mérite personnel.* Seulement, qu'entend-on par *mérite ?* La vertu, la droiture, l'honnêteté, l'héroïsme, la puissance de travail ou de dévouement ? Pas du tout. Et c'est ici que se glisse sournoisement le postulat caché de tout le système : le mérite, c'est l'*intelligence seule, mesu-*

[1] Blum, *Stendhal.*

rée par les grades universitaires ! — « La fortune est héréditaire et l'intelligence ne l'est point ! » dit Giboyer. C'est cela qui exige une Révolution, pour achever 89 !

« Pourquoi ne pas imposer à chaque génération un vaste concours ? Le premier serait le chef de l'Etat, le dernier nettoierait les cabinets... Ne serait-ce pas là un chef-d'œuvre de justice ? »

Mais Blum, quand il fait cette découverte, n'est encore qu'un lycéen. Il lui faudra encore de longues années pour arriver au socialisme personnel. Comment y arrivera-t-il ? Grâce à un personnage étonnant, dont le nom n'est guère connu, mais qui n'en a pas moins joué, dans l'histoire de la Troisième République, un rôle extraordinaire, le rôle de « directeur spirituel des grands chefs socialistes ». Il s'appelait Lucien Herr. Vous ne trouverez pas son nom dans le *Larousse du XX^e^ siècle*. Il est resté dans la coulisse. Et pourtant peu d'hommes ont exercé une influence comparable à la sienne.

Ecoutez M. Marcel Thiébaut :

« M. Lucien Herr a été, pendant trente-cinq ans, bibliothécaire de l'Ecole Normale, et, bien que son nom n'ait jamais touché le grand public, c'est certainement un des hommes les plus considérables de la III^e^ République. M Lucien Herr était passionnément socialiste. Pendant un tiers de siècle, il a fasciné des générations de normaliens, par sa haute taille, et son érudition de bibliothécaire scrupuleux, pénétré des méthodes allemandes. Il déjeunait avec les élèves, il les guidait dans leurs études, il en groupait chaque jour, en fin d'après-midi, quelques-uns autour de lui qui formaient, sous sa bienveillante direction, de « petits conclaves anticléricaux ». Et pendant trente-cinq ans, les gouvernements radicaux ou modérés qui se succédaient en France ont trouvé infiniment judicieux et merveilleusement naturel qu'un pape du socialisme se trouvât installé à la source même du haut enseignement français. M. Lucien Herr a très peu écrit. Il était si modeste qu'il préférait se consacrer aux travaux d'érudition. Il était sage aussi. Le prestige fondé sur le silence est le plus inattaquable de tous. C'est un fait que M. Lucien Herr a su gagner au socialisme Jaurès et M. Blum. Si l'on y joint quelques milliers de normaliens qui ont, à leur tour, répandu la bonne parole, ce n'est pas trop mal. « J'ai saisi sur le vif, — ont écrit les Tharaud, qui furent élèves de Normale, — quelle action considérable peut exercer un homme absolument inconnu en dehors du petit cercle où il vit. Il faut avoir passé par l'Ecole pour se douter de l'influence que Herr a exercée en France... »

Chez Lucien Herr, l'esprit de parti avait fini par éteindre complètement tout esprit critique. En 1913, quand l'Etat-Major allemand réclama le vote d'un milliard et demi de fabrications de guerre, Jaurès et Albert Thomas autorisèrent les socialistes allemands à voter ce crédit. Puis, aussitôt, Jaurès intervint pour faire réduire les crédits d'armements demandés par notre propre gouvernement ! Et Lucien Herr trouvait cela tout naturel. Il y eut dans le parti des protestations. Herr supplia ses amis de faire passer avant tout la discipline. Pas de rupture, pas de murmure, c'était son mot d'ordre.

Tel était cet homme qui devait fournir « aux dispositions de pensée latentes » de Léon Blum une « forme précise ». Le socialisme de Blum est né parmi les livres, comme la « Réforme » de Calvin. C'est pourquoi, au début, il hésita entre *socialisme* et *anarchisme*. Nous dirons un peu plus loin comment ces deux tendances s'opposent encore aujourd'hui.

Ce qui cristallisa les idées flottantes de M. Blum, ce fut l'Affaire Dreyfus.

1897. Léon Blum était, depuis deux ans, auditeur au Conseil d'Etat. Il y donnait des consultations juridiques de grande subtilité et avait eu l'occasion notamment de condamner, contre l'avis d'éminents collègues, les fonctionnaires publics qui se mettent en grève. Un jour, au cours d'une visite, Lucien Herr lui dit tout à coup : « Savez-vous que Dreyfus est innocent ? » Dreyfus ? Ce nom ne disait pas grand'chose à M. Blum. En fouillant pourtant sa mémoire, il se souvint que Bernard Lazare avait amené à la *Revue Blanche* le commandant Forzinetti, ancien commandant de la prison du Cherche-Midi, où Dreyfus avait été écroué, et qui se disait convaincu de l'innocence de son ancien pensionnaire. M. Blum avait grande estime pour Bernard Lazare : « Il y avait en lui, a-t-il écrit, un juif de la grande race, de la race prophétique, de la race qui dit « un juste », là où d'autres ont dit « un saint ».

Pourtant, la conviction du « juste » n'avait pas frappé M. Blum.

« En revanche, écrit-il, la parole de l'apôtre (Herr) était celle qui pouvait agir le plus impérieusement sur moi. Herr, qui avait amené Jaurès à prendre pleine conscience de ce qu'il était socialiste, Herr qui allait diriger le mouvement des « intellectuels », quittant la paix du laboratoire ou du cabinet pour se jeter dans la bataille dreyfusiste, Herr qui, pendant trente ans, devait rester, pour l'élite universitaire, le confesseur, le *convertisseur*, le guide, et, pour tant d'hommes publics, le confident, le directeur de conscience et de pensée [1]. »

Lucien Herr parla donc. Il expliqua à Blum comment Bernard Lazare avait découvert que le fameux bordereau était de l'écriture d'Esterhazy et comment, par Lévy-Bruhl, il connaissait les révélations du colonel Picquart.

Lucien Herr cherchait à grouper des forces en faveur de Dreyfus. Contrairement à ce qu'a dit M. Blum, il avait eu quelque peine à convertir Jaurès et Clemenceau. Il mit Blum en rapport avec Jaurès, qui, né en 1859, avait treize ans de plus que lui. Dès le premier contact, Blum se sentit « opprimé par cette puissance d'admiration et de don qui était naturellement en lui et que l' « Affaire » exaltait encore. »

« La campagne dreyfusarde s'organisait sous l'impulsion d'un Cénacle, « le Syndicat ». L'*Aurore* de Clemenceau, le *Siècle* d'Yves Guyot, la *Petite République* à laquelle collaborait Jaurès, commençaient à attaquer ce que Charles Andler — biographe de Lucien Herr — appelle « les immondes feuilles assomptionnistes ». Des foyers de propagande se fondaient partout. Et partout, Herr se prodiguait, maintenant secondé par M. Blum. Anatole France avait pris parti et M. Blum le rencontrait souvent chez Madame de Caillavet, « où tout était dreyfusard ». Les collaborateurs du *Banquet* avaient, eux aussi, senti s'allumer en eux la flamme sacrée. Ils se groupaient chez Madame Strauss. On voit, dans les lettres de Proust à cette dame, que des haines féroces étaient soigneusement allumées et entretenues dans ces convents du boulevard Haussmann. La secousse fut si grande, pour tout le milieu, que Proust pouvait écrire à Madame Strauss, quelque vingt ans plus tard : « Que de choses nous aurons vécues : l'Affaire Dreyfus, la Guerre ! » comme s'il s'agissait de deux aventures de même grandeur. »

Blum était parmi les plus enthousiastes. M. Benda a révélé récemment qu'il aurait tué « avec plaisir »

[1] L. Blum, *Souvenirs sur l'Affaire*.

le général Mercier. Et Blum a écrit de son côté : « Nous nous serions sacrifiés sans la moindre hésitation et surtout sans le moindre effort à ce que nous tenions pour la vérité et la justice. » Et il ajoute : « Sans doute, quoique plus malaisément, aurions-nous sacrifié les hommes qui barraient la route à la justice et à la vérité. »

Justice ! Vérité ! Se sacrifier pour ces deux choses, c'est admirable. Sacrifier les autres, c'est déjà moins beau. Mais combien de causes justes et vraies, — celle par exemple des religieux et religieuses persécutés, — n'avaient pas le don de susciter le saint zèle de M. Blum !

Il y avait deux centres principaux de foi dreyfusarde : la librairie Bellais, rue Cujas, que venaient de fonder Herr et Péguy, et où fréquentait toute la jeunesse socialiste (notamment les jeunes savants Perrin et Langevin), — et la *Revue Blanche*, dont Blum était le critique dramatique attitré et où se rencontraient les Reinach, Bernard Lazare, Lucien Muhlfeld, Tristan Bernard, Alfred Capus, Jules Renard, Julien Benda. Ce dernier a laissé de Léon Blum un portrait qu'il faut rappeler au passage :

« Son absence de recueillement, de sévérité intellectuelle, son ignorance du doute, son aptitude à prononcer derechef, sur les sujets les plus divers et les plus graves, sa croyance à la nécessité de son dire, son protectorat, sa conviction de l'infaillibilité de Jaurès et du génie de Porto-Riche, son acceptation de passer pour grand penseur auprès de banquiers ignorants comme les directeurs de la *Revue Blanche* (les frères Natanson) ou de purs littérateurs, son admission de jouer un rôle littéraire, en jugeant des opérettes et des vaudevilles, son besoin de succès immédiats, tout cela me le rendait antipathique. En même temps, j'admirais ce que ses écrits ont à la fois d'intelligent et de faible, son impuissance à enclore sa pensée dans quelque embrassement ferme, son manque insigne de tempérament, d'invention, son écriture au blanc d'œuf. Il me représentait exactement ce que Nietzsche appelle l'homme-reflet. Une chose toutefois me semblait indéniable : la haute sincérité de sa foi politique et son honnêteté. J'y ajoute aujourd'hui, son courage. »

A rapprocher de ce portrait si curieux, le crayon suivant de Léon Daudet :

« M. Léon Blum conserve un parfum, une *aura*, un je ne sais quoi de biblique et d'hyperoriental... Le bonhomme n'est fichtre pas banal. Il a dû piocher Lassalle, on voit ça, et il considère sans doute le prolétariat français comme un violon dont il raclera à son heure et à son gré, un jour. Tout est possible, mais ça m'étonnerait : Léon Blum de la Révolution en gants gris perle ! »

Il plaisantait et ne croyait pas dire si vrai.

Le plus mauvais résultat de l'Affaire Dreyfus, ce fut de déclancher une vague d'antisémitisme absurde et néfaste. Toutes les races, — si races il y a, — ont de bons et de mauvais côtés. Toutes viennent du même Créateur. La race juive, la race des grands prophètes, la race de Moïse, le sublime législateur, d'Abraham, le Père des Croyants, et pardessus tout de Marie, la Vierge inaccessible et aimante, et du Verbe incarné Jésus, peut, à bon droit, passer pour la race supérieure entre toutes. Mais elle comptait, dans son sein, des traîtres, des hommes infidèles à la vocation juive, des tenants de la religion de l'Argent, maudite par Jésus. La race des Prophètes fut aussi la race des Pharisiens.

Et le messianisme, chez les Juifs qui n'ont pas répondu à l'appel souverain du vrai Messie, est devenu un ferment de révolution redoutable. Nous ne disons pas cela de tous les Juifs ; nous le disons seulement de ceux qui se glorifient de leur esprit révolutionnaire. Léon Blum est de ceux-là. Il n'en était pas avant l'Affaire Dreyfus. L'antisémitisme d'un Drumont et d'un trop grand nombre de catholiques, à la suite de Drumont, a contraint les Juifs, du moins les plus fiers, les plus intelligents parmi eux, à se grouper, à se mettre en défense, à contre-attaquer, à chercher une vengeance digne d'eux.

Blum fut mis en contact très étroit avec son coreligionnaire Bernard Lazare, « le juste ». Or, Bernard Lazare (1865-1903), qui s'était occupé jusque-là surtout de poésie, avec son cousin Ephraïm Mikhaël, ou de littérature pure, avec Paul Adam, Henri de Régnier, F. Viellé-Greffin, s'était jeté, sous les coups de fouet de Drumont, dans la bataille. Il publiait coup sur coup *L'Antisémitisme* (1894), — *Contre l'Antisémitisme* (1896), — *La Vérité sur l'Affaire Dreyfus* (1896), — *Les Porteurs de torches* (1897), — *Antisémitisme et Religion* (1898), — *La Porte d'Ivoire* (1898), — *Le Nationalisme juif* (1898). Il prêchait l'orgueil juif, la fierté juive, la mission juive. Il donnait à l'antique messianisme juif une forme nouvelle. Léon Blum buvait à longs traits à cette source écumante.

« Le Juif émancipé (lisez : dégagé des dogmes), écrivait Bernard Lazare, n'étant plus retenu par la foi des ancêtres, n'ayant plus aucune attache avec les vieilles formes d'une société, au milieu de laquelle il avait vécu en paria, est devenu, dans les collectivités modernes, un bon ferment de révolution. Dans l'histoire du libéralisme moderne, le Juif a joué un grand rôle et le libéralisme a marché de pair avec l'anticléricalisme. Le Juif a certainement été anticlérical ; il a poussé au Kulturkampf en Allemagne, il a approuvé les lois Ferry en France et l'on a cru que son libéralisme venait de son antichristianisme, tandis que le contraire était vrai. A ce point de vue, il est juste de dire que les Juifs ont déchristianisé [1]. »

Bernard Lazare cite parmi les Juifs révolutionnaires, à l'époque de la Terreur, J. Ravel, Jacob Pereyra, Isaac Calmer. « Il est hors de doute, ajoute-t-il, que par leur or, leur énergie et leur talent, les Juifs soutinrent et secondèrent, en 1830 et en 1848, la Révolution européenne. »

Autres grands révolutionnaires juifs : Henri Heine, Boerne, et surtout Karl Marx et Lassalle.

« Marx, dit Bernard Lazare, ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs, hérita de toute la force logique de ses ancêtres. Il fut un talmudiste lucide et clair, un talmudiste qui fit de la sociologie. *Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque, qui rêva perpétuellement d'un Paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un Eden après la mort ;* il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste et il prit son don du sarcasme et de l'invective là où Heine l'avait pris : aux sources juives. »

Nous avons souligné dans ce passage une phrase qui nous semble étrangement éloquente. Pour nous, elle éclaire d'un rayon puissant toute l'Histoire moderne et contemporaine. Notre ère se croit bien loin de l'Evangile et du drame qui se déroula il y a deux mille ans. Elle ne voit pas que ce drame reprend, toujours le même, avec une force, une actualité, une puissance, une ampleur formidables. C'est toujours

[1] Dans *Antisémitisme*, cité par Marcel Thiébaut dans l'article que nous résumons, en le commentant et le prolongeant, çà et là.

Jésus aux prises avec la religion de la Terre, Jésus en lutte avec le vieux pharisaïsme. Ce « *vieux matérialisme hébraïque* », dont parle Bernard Lazare et dont il se réclame, ainsi que Léon Blum, ce n'est pas autre chose que le marxisme ou le communisme, le rêve d'un Paradis sur cette terre, fabriqué sans l'aide de Dieu, et de main d'homme. De plus en plus, croyons-nous, le problème qui se posera devant les humains sera le suivant : — Voulez-vous travailler pour cette vie seulement ou pour la vie future ? Croyez-vous à la matière ou à l'esprit ? Etes-vous pour ou contre Dieu, pour ou contre Jésus-Christ ? Tel est le sens des événements tragiques qui se déroulent en Espagne, après s'être déroulés en Russie, au Mexique, et qui se dérouleront peut-être demain en France ! Et l'enjeu suprême de cette gigantesque bataille, — la bataille des deux Cités, des deux Etendards, des deux Amours, — c'est, en dehors du salut des âmes, le salut ou la ruine de la civilisation [1].

Notez bien que les penseurs juifs ou judaïsants sont d'accord avec nous sur ce point. Ils croient travailler à l'avenir de la civilisation. Nous sommes sûrs qu'ils se trompent du tout au tout. Le drame mondial actuel est dans cette tragique contradiction.

« La morale chrétienne, écrit un juif contemporain, Jean-Richard Bloch, est une morale d'individus, la morale juive est une morale de société... Dieu ne connaît pas les Juifs, il ne connaît que le peuple juif Dieu ne promet rien au Juif ; il promet quelque chose au peuple juif... Le christianisme a été un stoïcisme à l'usage du peuple, des femmes et des esclaves, c'est-à-dire un stoïcisme tempéré par une illusion... Le christianisme remplaça le stoïcisme par un conte doré. Il fallait échapper à la question sociale, à l'énigme du mal, de l'injustice et de l'inégalité. Jésus y a pourvu en prenant hypothèque sur l'Outre-Tombe. Pilule sacrée. Depuis dix-neuf siècles, toutes les âmes d'esclaves chantent les louanges du remède... Les Juifs, dans le monde moderne, sont un élément nouveau d'illusion, de duperie, mais aussi d'énergie, de durée. Ils ont le fanatisme de la félicité publique, de la justice sur terre, de l'avenir de la société... La forme que le communisme (marxiste) a revêtue est une combinaison extraordinaire du messianisme juif et du rationalisme grec... Il est tel, en un mot, que seul un Juif allemand vivant en France le pouvait concevoir. » (Dans *Destin du Siècle*, cité par Thiébaut).

Enfin un auteur juif tout récent, Edmond Fleg, dans *Israël et moi*, précise certains points de vue juifs qui s'ouvrent directement sur le socialisme :

« Je suis Juif, parce que la promesse d'Israël est la promesse universelle. — Je suis Juif, parce que, pour Israël, le monde n'est pas achevé : les hommes l'achèvent. — Je suis Juif, parce que, pour Israël, l'Homme n'est pas créé ; les hommes le créent. »

Remplacez le mot *Juif* par le mot *Marxiste*, les trois phrases ont le même sens.

M. Fleg fait aussi une remarque que Léon Blum a répétée bien des fois et qui va loin : « Le mot hébreu qu'on a traduit par *charité*, signifie en hébreu *justice*. »

C'est dans cette atmosphère de messianisme socialiste que Léon Blum a vécu, depuis son entrée dans la politique, au temps de l'Affaire Dreyfus.

Celui qui n'était jusque-là qu'un esthète déliquescent, est devenu, à son tour, un prophète convaincu de la Révolution. Et cela au nom de la foi de sa race, transposée dans le ton du siècle de la Science !

Ecoutez-le :

« L'essentiel de la pensée juive, écrit-il dans une chronique théâtrale de la *Revue Blanche*, est peut-être dans le don de reconstruction idéale du monde, *don chimérique ou prophétique, comme l'on voudra* (remarquez ce doute élégant, mais qui n'est que pour la galerie, car Léon Blum, lui, opte sûrement pour « prophétique »)... Les belles intelligences juives qui brûlent plus de charbon que les autres... *La race juive ayant limité notre existence à cette vie a voulu établir la justice dès cette terre.* Il est conforme à l'esprit de la race d'apporter, dans la solution des problèmes moraux, politiques, sociaux, la volonté rigoureuse de la justice, cette rectitude intellectuelle qu'aucune considération d'intérêt, de sentiment ne fait fléchir... »

Et de nouveau, dans ses *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann* (1901), il met sur les lèvres de Gœthe ce jugement sur les Juifs :

« Oui, la force critique est puissante chez eux, c'est-à-dire le besoin de ruiner toute idée, toute forme traditionnelle qui ne se justifie pas par la raison... Et cependant la race est immensément croyante, immensément capable de foi... (Une foi) toute rationnelle. Elle tient en un mot : la Justice [1]. Le Juif a la religion de la Justice... Leur Messie n'est pas autre chose que le symbole de la Justice éternelle... *Les vieux Juifs ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme* [2]. C'est ce monde-ci qui doit s'ordonner un jour selon la raison... *N'est-ce point là l'esprit du socialisme ? C'est l'esprit antique de la race. Si le Christ a prêché la charité, Jéhovah voulait la justice. Ce n'est point par une inattention de la Providence qu'un Marx, qu'un Lassalle ont été des Juifs.* »

Notez bien que tout cela est radicalement faux, que la religion de la Terre n'était pas moins forte chez les païens que chez les Juifs, et que ce sont au contraire des Juifs, le Christ et ses apôtres, qui ont ouvert au monde les merveilleuses perspectives de la religion du Ciel, et que le Christ et ses apôtres continuaient directement et infailliblement la véritable religion des Prophètes. Ne tirons donc pas de l'esprit révolutionnaire qui anime certains Juifs « émancipés » (c'est-à-dire incrédules) des temps modernes, des conclusions antisémitiques, mais disons-nous bien que, pour toutes les races d'hommes, le problème capital de la vie est le même : notre tout est-il ici-bas ou est-il dans l'au-delà ? Le racisme allemand et le messianisme dévoyé des marxistes sont pour la religion de l'En-Deçà. Le christianisme, malheureusement trop souvent pratiqué sans profondeur par beaucoup de chrétiens, est pour la religion de l'Au-Delà.

III

Nous tenons maintenant l'explication profonde du passage de M. Blum au socialisme. Rappelons d'abord son action personnelle dans l'Affaire Dreyfus.

[1] Lire, à ce sujet, le dernier ouvrage de M. le chan. Cristiani : *Le Retour à l'Evangile, unique salut de la Civilisation*, 12 f., Lyon et Paris, Vitte.

[1] Nous remarquerons au passage que Léon Blum commet un contre-sens historique et philologique, en donnant au mot juif de *justice*, identique à *sainteté*, le sens d'*égalitarisme social*, dont il n'est nulle part question dans les textes bibliques ou talmudiques.

[2] Nous renvoyons aux exégètes le soin d'apprécier cette affirmation catégorique. Mais il est intéressant de relever l'idée que les Juifs « émancipés » se font de leur antique religion.

Quand, au début de 1897, on songea à établir des listes de signatures pour demander au Gouvernement de « faire toute la lumière », Blum se chargea de Barrès. Il alla le voir. Barrès « ne répondit ni oui ni non ». Et il conclut l'entretien en disant : « Je vous écrirai. » Il écrivit en effet, mais pour refuser son nom.

Léon Blum affirme que cette lettre « tomba sur lui comme un deuil ». Son enthousiasme littéraire pour Barrès en fut soudain refroidi. Il écrivait, deux ans plus tard, à Jules Renard : « L'attitude de Barrès donne la peur de relire ce qu'il a fait. Il est impossible de croire que ce soit aussi bien que l'on croyait. » Propos qui laisse entendre que, chez un Juif même émancipé, l'empire de la raison ne s'étend pas aussi loin sur la passion que M. Blum voulait bien le dire. Barrès fut dès lors excommunié dans le monde intellectuel juif. Ce fut Lucien Herr, qui du reste n'était pas juif, que l'on chargea de lancer l'anathème dans la *Revue Blanche*. Il disait à Barrès :

« Votre nationalisme, si vous y regardiez d'un peu près, vous verriez que ce n'est rien : une poussée aveugle de l'antique brutalité, la terreur héréditaire des bandes d'Outre-Vosges, une des formes de la haine de village à village... Ne comptez pas sur l'adhésion de cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies »

Barrès ne fut pas ému par cette mise au ban littéraire. Il évoluait beaucoup, ayant jeté sa gourme, et commençait à comprendre le prix des traditions, la valeur des sentiments et des grandes aspirations, l'insuffisance de tout ce qui est purement notionnel, la priorité du « cœur », entendu comme le *moi profond*, sur l'intelligence dialectique, qui reste à la surface des choses. M. Thiébaut estime qu'il pensait sans doute à Blum, quand il écrivait, bien avant cette rupture : « (Les Juifs) ont des émotions quand ils sont jeunes. Dommage qu'en mûrissant, ils se durcissent vite et deviennent des gens à notions. » Et encore, en 1892, dans l'*Ennemi des Lois* :

« Ces intelligences juives ont un caractère commun que chacun peut distinguer chez les Israélites intéressants de son entourage. Ils manient les idées du même pouce qu'un banquier des valeurs. Elles ne semblent pas, comme c'est l'ordinaire, la formule où ils signifient leurs appétits et les plus secrets mouvements de leurs êtres, mais *des jetons qu'ils trient sur un marbre froid...* Lassalle, Karl Marx, c'est le changeur d'Holbein qui fait sonner une idée et sur son poids la classe. »

Claire, la femme de l'*Ennemi des Lois*, ayant lu les socialistes juifs allemands, « en fut glacée comme d'un traité de géométrie. » Car les formules « où ils serraient tout ce qui milite pour le socialisme », éliminaient les notions de pitié, d'enthousiasme, « soit qu'ils jugeassent l'appel au cœur peu compatible avec cette besogne de raison pure, l'expression des besoins économiques, soit qu'avec certains esprits ils n'attachassent pas une valeur scientifique à ces éléments qui sont pourtant de vraies parcelles d'humanité. »

Justement, M. Blum rejette tout ce qui n'est pas « rationnel » dans l'explication de l'univers. Il repousse ce qu'il nomme le « mysticisme », — « sans se rendre compte, observe très justement Marcel Thiébaut, que c'est une autre forme du mysticisme que de croire que tout en ce monde doit être expliqué par la raison. »

En effet, dans ce système, il ne resterait plus qu'à « commenter la peinture par l'algèbre ». Mais Blum, qui croyait par là être fidèle à l'esprit de sa race, ne prenait pas garde que Bergson, son maître, qu'il critiquait dans la *Revue de Paris*, en 1913, pour son dépassement de la logique pure et son appel à l'intuition, pouvait, lui aussi, se recommander de la race juive !

Ce qui est très curieux, c'est que cet appel effréné d'un Léon Blum à l'esprit de sa race, aboutit à la négation de la race, c'est-à-dire à l'internationalisme. Ce qui le sépare surtout d'un Barrès, c'est le nationalisme. Barrès n'en voulait pas à Dreyfus en tant que Juif ; il en voulait aux dreyfusards, parce qu'ils concluaient à l'internationalisme et rejetaient ou déformaient l'idée de patrie. Dreyfus avait été un prétexte. Autour de lui, c'étaient des idées, des sentiments, des passions, des philosophies qui s'affrontaient. Pour M. Blum, le patriotisme se résume dans l'esprit de 1789 ; il n'existe pour lui de France pour laquelle on peut se sacrifier que la France de la Révolution. « Ce que vous appelez notre internationalisme, écrivait-il, c'est l'espoir, c'est la certitude que le monde entier sera conquis un jour, pacifiquement, par les idées que la France figure dans l'histoire. »

« Pacifiquement », disait ici M. Blum. Mais il changeait parfois de ton. Car il lançait un jour à Jules Renard cette apostrophe :

« Je suis patriote, de ce patriotisme que chante Victor Hugo dans les *Châtiments*, et qui voudrait, *même par la force*, imposer au monde l'humanité, et dont le rêve serait de supprimer toute espèce de patriotisme. Je suis fier d'être Français, à cause d'un héritage d'idées que je n'aurais peut-être pas fait si j'avais été Anglais ou Allemand. »

De même, dans ses *Nouvelles Conversations*, il faisait dire à Gœthe :

« Je ne suis pas resté prisonnier des liens naturels qui enchaînent la plupart des hommes à leur famille et à leur toit. J'ai ce bonheur de savoir détourner mon âme des émotions trop vives et j'ai toujours eu le courage de partir... *On ne travaillera efficacement au bonheur des hommes qu'en relâchant tous ces liens que Barrès veut resserrer.* » — Et encore : « Même s'il est malheureux, un homme qui vit chez lui, dans la maison où est né son père, est enclin à penser que tout va bien dans le monde... Je ne connais pas cette piété filiale qui attache tant d'hommes à une terre ou à une maison ; c'est une cause de faiblesse pour l'humanité entière ; c'est le plus grand obstacle aux changements nécessaires dans l'humanité... *Il faut se mettre en harmonie avec les lois profondes de l'univers...* »

Cette dernière proposition est frappante de justesse et... de vague. Qui donc les connaît, ces lois profondes de l'univers ? Et pourquoi l'attachement à sa patrie, à son coin de terre, à sa maison, au foyer familial, n'en serait-il pas une ?

Au surplus, on trouverait, à toutes les pages de la vie de M. Blum, comme en celle de tout autre fils d'Adam, des faits dans lesquels il obéissait plus à la passion qu'à la raison pure !

Exemple : Esterhazy, accusé par les amis de Dreyfus d'être l'auteur du bordereau, est traduit en Conseil de guerre et acquitté. M. Blum en ressent un véritable désespoir : « Ce fut un de ces moments, a-t-il écrit, où toute croyance se retire, où l'on se sent isolé et perdu dans un monde à jamais

hostile, où l'univers même paraît se dépeupler, se vider. »

Par bonheur, Zola entre en scène, en publiant « *J'accuse* ». Il est inculpé. M. Blum se met à la disposition de Maître Labori, son défenseur. Le jury condamne Zola, mais une lueur commence à filtrer sur l'innocence possible de Dreyfus.

Jusqu'ici rien de mieux : M. Blum n'obéit, il le croit du moins, qu'à la passion très « raisonnable » de la justice et de la vérité. Mais un jour, le général Cavaignac apporte à la tribune des documents nouveaux, qui prouvent la culpabilité de Dreyfus. Si l'amour de la vérité avait été l'unique mobile de M. Blum et de ses amis, cela n'aurait pas dû les troubler. Tout au contraire, ils sont effondrés :

« Je revois avec précision, écrit Léon Blum, ce soir d'été, Lucien Herr et Mathieu assis avec moi dans la chambre où je travaillais. Nous restions la tête dans nos mains, muets et immobiles. Pleurions-nous ? L'émotion contraignait-elle nos larmes ? Je ne sais trop. »

Pourquoi pleurer ? Si Dreyfus était coupable, un grand scandale était évité à la France. Etait-ce cela que l'on regrettait ?

Mais Jaurès avait fleuré l'erreur involontaire de Cavaignac. De fait, les documents qu'on avait fournis à celui-ci étaient faux, et le colonel Henry, responsable des faux, se suicidait en prison.

« C'était dans les tout derniers jours d'août 98. Je passais mes vacances en Suisse, écrit M. Blum. Vers dix heures du soir, un journal de Zurich téléphona la nouvelle au portier de l'hôtel... Je ne suis pas sûr d'avoir dans ma vie entière reçu une commotion plus forte... La joie immense, infinie qui semblait ruisseler sur moi *avait pour source ma raison.* »

Sur quoi, Marcel Thiébaut fait les très justes réflexions que voici :

« Si vraiment la raison de M. Blum avait été seule en cause, on ne comprend pas du tout pourquoi la preuve de la culpabilité de Dreyfus aurait pu le consterner, tandis que la mort de Henry le ravissait. Aux yeux de la seule raison, ces deux événements se valent. Mais la vérité est que l'affaire Dreyfus, pour les amis de M. Blum, comme pour certains de leurs adversaires, dépassait de beaucoup la personne du capitaine. Les sentiments humains étaient complètement « couverts » par la passion idéologique. Si l'aptitude à s'apitoyer sur un homme malheureux avait eu une part quelconque dans l'exaltation de M. Blum, au temps de l'Affaire, il n'aurait pas ressenti une joie indicible, en apprenant qu'un colonel s'était ouvert la gorge. Ce n'est pas un événement en soi particulièrement réconfortant. »

Le triomphe de la « passion idéologique » sur la raison pure était si clair, que ce fut l'époque où Lucien Herr et Blum « liquidèrent » Charles Péguy, associé du premier. Péguy estimait que le souci de la « propagande » socialiste nuisait gravement à la sincérité, à la droiture, à la probité scientifique, c'est-à-dire à la « raison pure ». Il y avait eu un Congrès socialiste français, — le premier, — au Gymnase Japy, en décembre 99. Blum en était sorti enthousiasmé : « Une phase nouvelle, écrivait-il, commence pour le socialisme français. » Mais Péguy a dit de son côté : « Je sortis écœuré du Congrès de Paris, *écœuré du mensonge et de l'injustice nouvelle qui s'imposeraient au nom d'un parti nouveau.* »

Et en un « coup de révolte spontané », il résolut de « publier ce que (ses) amis sentaient, disaient, pensaient, voulaient, voyaient, savaient. »

Mais quand il fit part de cette résolution à Lucien Herr et à Blum, Péguy se vit excommunié, chassé, expulsé, et il se réfugia chez ses amis Tharaud, rue des Fossés-Saint-Jacques, où, dans un petit appartement d'étudiant, naquirent, peu après, les *Cahiers de la Quinzaine*.

C'est dans le même temps que Léon Blum composa ses *Nouvelles Conversations de Gœthe avec Eckermann,* publiées en 1901. Sous le grand nom de Gœthe, il y expose toutes ses idées, c'est-à-dire à peu près tout le contraire de ce que le véritable Gœthe pensait. Il a voulu écrire un troisième Faust, mais sous la forme d'un « agitateur socialiste ».

Gœthe avait dit, à propos des Saint-Simoniens :

« Je pense plutôt que chacun devrait commencer par soi-même et faire ainsi son propre bonheur, d'où, à la fin, ne manquera pas de découler le bonheur de tous. Du reste cette doctrine (de St-Simon) me paraît totalement impraticable et inexécutable. *Elle contredit à la nature entière, à toute expérience et à tout le cours des choses telles qu'elles vont depuis des milliers d'années... Ma doctrine fondamentale est présentement celle-ci : que le père s'occupe de sa maison, l'artisan de son métier, le prêtre de l'amour du prochain, et que la police ne soit pas un trouble-fête.* »

Mais Blum a été séduit par Karl Marx, et Marx n'a fait que transposer la dialectique d'Hegel, en la matérialisant. La seule réalité, selon lui, c'est la matière, — non l'Idée, comme avait dit Hegel, — et cette matière évolue en raison de ses contradictions intrinsèques, au moyen d'une suite indéfinie de secousses logiques, qui sont les révolutions. L'homme, produit de la matière, a pour faculté fondamentale un tube digestif. Pour l'alimenter, il travaille. Le régime de la production commande tout le reste : religions, morales, régimes politiques, beaux-arts, qui ne sont que des « superstructures ».

La sagesse antique se résumait dans le dicton : *Mens agitat molem*. Le marxisme a renversé la proposition : *Moles agitat mentem,* c'est la matière qui crée l'esprit et le met en mouvement. Les rapports de production déterminent fatalement et invinciblement les formes et les relations sociales. Et quand on sera au bout des révolutions, c'est-à-dire de la série des antithèses et des synthèses, on parviendra à la synthèse des synthèses : la disparition des classes, l'établissement du communisme parfait, en d'autres termes, le paradis sur terre !

Ce raisonnement de Marx, admiré par Léon Blum, n'a guère que trois petits défauts : au point de départ, le *postulat de la matière unique et éternelle ;* — en cours de route, le *postulat de l'enfantement par la matière et par le régime de production de tout ce que les hommes tiennent pour grand et sacré ;* — au point d'arrivée, l'*espérance d'un arrêt de l'évolution de la matière par l'installation au paradis.*

A part ces trois petites choses, la logique de Marx n'est vraiment pas mal !

Et Blum l'ayant choisi pour maître, met son langage et ses idées sur les lèvres de Gœthe. Parmi les non-sens qu'il lui prête, on aimera à trouver ici les échantillons suivants :

« L'individualisme est la négation du génie et de la vie même... Si l'achèvement de la conscience individuelle devait obscurcir entièrement pour nous la conscience de l'univers, aucun malheur comparable n'aurait jamais frappé l'humanité... Le règne de l'art et de la science est à son déclin... Ce n'est pas seulement pour les émotions qu'il nous procurait que nous avons cultivé et adoré l'art.

C'est que nous sentions que le progrès de l'art était le progrès de la civilisation. Qui vous dit qu'il doive en être ainsi désormais ? De ce côté, le meilleur est fait et, par ailleurs, il reste encore tout à faire. *C'est pourquoi la sève de l'humanité se retire peu à peu de l'art.*

— Et pour la science, tiendrez-vous le même langage ? demande Eckermann.

— Oui, répond Goethe. Je me persuade tous les jours que le rôle fécond de la science touche à son terme. Elle ne servira plus que de jeu ou d'exercice. »

A quoi donc s'occuperont désormais les hommes ? — « A répartir équitablement entre eux les richesses accumulées. » La religion de l'avenir sera « l'idée de l'homme, du bonheur, de la justice humaine. » Elle « enveloppera tout, expliquera tout, comme fit l'idée chrétienne pour les penseurs ou pour les peintres du Moyen-Age. »

IV

Cette façon de parler du christianisme comme d'une puissance du passé, nous révèle les sentiments de M. Blum pour la religion du Christ. Bien qu'elle ait une origine juive, il la repousse de toutes ses forces et sans examen profond.

Il suit sur ce point ses maîtres. Karl Marx regardait la religion comme l' « opium du peuple » [1]. Jean-Richard Bloch faisait du christianisme une pilule sacrée inventée par Jésus pour détourner l'attention des hommes de leurs infortunes présentes.

Quant à M. Blum, il ne voit dans la religion chrétienne que routine et ignorance. « Même pour ses fidèles, écrit-il, le catholicisme a perdu son pouvoir inspirateur. » Il ne semble pas connaître la puissante vitalité de notre foi, il ne songe ni aux missionnaires qui partent aux quatre coins du monde, pour convertir et sauver les âmes, ni aux innombrables religieux et religieuses qui se dévouent pour l'expansion du royaume de Dieu, ni aux « saints » authentiques qui forment, aujourd'hui comme dans les siècles précédents, l'auréole surnaturelle de l'Eglise. Tout cela est pour lui nul et non avenu. Ce philosophe qui fait profession de n'obéir qu'à la raison pure, ne peut même pas rendre justice à ses adversaires. Il fait dire à son Gœthe que, si le pape professe des idées sociales, c'est « pour flatter son temps ». A l'entendre, la papauté ne cherche qu'à brouiller les cartes, pour écraser plus sûrement le prolétariat. « *Elle est certaine*, écrit-il, *de la revanche et même de la vengeance pour un jour prochain.* » Atroce calomnie, invention diabolique, qui ne repose sur rien, qui va contre toute justice, contre toute vérité et contre laquelle toute notre conscience d'homme et de croyant proteste avec véhémence.

Et M. Blum ne manque pas une occasion de manifester sa haine pour le prêtre catholique et pour tout ce qu'il représente. Nous permettra-t-il de lui dire que si l'antisémitisme est à la fois absurde et coupable, l'anticléricalisme ne l'est pas moins ? Mais qu'il est donc difficile, même à ceux qui se réfèrent sans cesse à la raison, à la justice, à la vérité pures, d'être conséquents avec eux-mêmes !

[1] Pour la réfutation de ce point de vue, qu'il nous soit permis de renvoyer de nouveau à l'ouvrage cité plus haut : *Le Retour à l'Evangile*, tout le dernier chapitre : *La Religion, opium du peuple ?* — Ceux qui « endorment le peuple » sont ceux qui lui promettent un paradis sur cette terre et lui font oublier sa destinée immortelle.

Nous avons dit que M. Blum était alors critique dramatique à la *Revue Blanche*. Toutes les pièces de théâtre sont les bienvenues qui lui fournissent l'occasion de lancer des flèches empoisonnées contre le clergé catholique.

« Un drame d'Ancey l'enchante où un prêtre laisse astucieusement se développer la passion qu'il inspire à une de ses fidèles. « Le prêtre, écrit-il, en généralisant aussitôt un cas forgé par l'auteur, profite de la confusion et l'Eglise même en profite. L'amour de Madame Vernet se traduit en offrandes, en œuvres. Les œuvres sont profitables aux intérêts spirituels de la religion et aux intérêts temporels de son ministre. Nous pouvons penser à notre bien propre quand il se confond avec celui de Dieu... *Et d'ailleurs, sauf des exceptions, la vie ecclésiastique est une carrière...* [1] Ce qu'a fait Georges Ancey, en exécutant ce caractère, c'est en réalité une étude de psychologie professionnelle. *Le jeu de l'institution suffit à conduire la femme près de la folie, le prêtre au bord du crime.* »

Avez-vous entendu tomber le couperet de la guillotine ? Mais le bourreau a mis ses gants !

En 1909, M. Blum fait la critique d'une pièce de Jules Renard : *La Bigote*. Il y a là une femme, Madame Lepic, qui ne voit que le prêtre dans sa prière. « Le curé, écrit M. Blum, est dans sa vie ce qu'est l'amant dans la vie de tant d'autres femmes, mais un amant anonyme, impersonnel. » Et, tout comme s'il savait quelque chose de la vie catholique, s'il en avait une expérience personnelle, approfondie, il ose dire que la pièce de Jules Renard, grâce à ce personnage de *La Bigote*, lui a fait ressentir « *cette émotion qu'inspire la vérité, ce respect qu'imposent la noblesse et le courage de la pensée.* »

Et nous, nous disons que juger d'un corps entier, d'une institution séculaire et grandiose, comme le sacerdoce chrétien, par un cas purement imaginaire, par un cas exceptionnel et difforme, c'est un manque de probité intellectuelle et de justice sociale, — puisque M. Blum ne veut pas que l'on parle de « charité ». — Les grandes ombres d'un Augustin, d'un François de Sales, d'un Vincent de Paul, d'un Bossuet et de tant d'autres n'ont donc pas pu lui imposer le respect du sacerdoce catholique !

A l'entendre, on n'enseigne dans nos établissements qu' « une histoire avariée, une morale déprimante » *(Revue Blanche*, 1900). Et si nous sommes fiers de nos œuvres de charité, M. Blum rabaisse notre satisfaction pieuse par ce coup d'assommoir : « Une œuvre de charité est charitable, quand on la fonde. *Mais elle devient ensuite, par la nécessité même de son fonctionnement, une entreprise, une exploitation dont on pourra tirer le meilleur rapport à moindres frais...* Cette déviation est ordinaire et peut-être inévitable. »

Animé de pareilles convictions, M. Blum devait être heureux de porter un coup à l'Eglise, à l'occasion de la visite du Président Loubet à Rome, en 1904.

On se souvient que le Saint-Siège éleva une protestation confidentielle contre cette visite, et que l'exemplaire de cette protestation adressé au prince de Monaco fut connu de Jaurès, qui s'empressa de le publier dans *L'Humanité*. Or, M. Blum a raconté depuis, dans *Le Populaire*, en mai 1921, qu'il avait collaboré à cette publication. Elle ne fut faite

[1] Que dire alors de la vie politique ? de la vie de leader marxiste ?

en effet qu'après que Lucien Herr, aidé de Léon Blum, eut « lu, relu, scruté mot à mot » le texte diplomatique, dont on espérait que la divulgation amènerait un conflit entre l'Etat radical et l'Eglise en France. En parlant de cette aventure en 1921, M. Blum entendait protester contre le rétablissement des relations diplomatiques entre la France et Rome, relations qui avaient été rompues par M. Combes, précisément à la suite de la publication de *L'Humanité* en 1904.

Seulement, M. Blum, depuis qu'il est arrivé au pouvoir, paraît avoir modifié très sensiblement et très heureusement ses idées antérieures sur l'Eglise, la papauté et ses idées sociales, sur l'opportunité enfin d'une nonciature romaine à Paris. Et nous conclurons pour aujourd'hui ces quelques notes, empruntées à la *Revue de Paris* et à M. Marcel Thiébaut, par la réponse que M. le Président du Conseil a faite à notre confrère *Sept* (n° du 19 février 1937) :

« Pourquoi les idées sur lesquelles s'est fondé le Rassemblement populaire, c'est-à-dire la foi dans la liberté démocratique, dans la justice sociale, dans la paix humaine, ne pourraient-elles pas coexister, à l'intérieur d'une même conscience d'homme, avec la foi catholique ? Serait-il si difficile de tirer des deux Encycliques que le St-Siège, à un demi-siècle de distance, consacrait aux problèmes sociaux, des formules voisines de celles que le gouvernement de Front populaire s'efforce de transporter dans la légalité républicaine ?... Je n'hésite donc pas à répondre : je crois la collaboration possible. Et du moment qu'elle est possible, les catholiques français ne conviendront-ils pas qu'elle est souhaitable ? »

Sur quoi, Marcel Thiébaut jette cette insinuation que nous soumettons à nos lecteurs :

« Est-ce seulement une trêve, une « pause » opportuniste, dans la campagne qu'il mène depuis si longtemps ? Nous nous permettons de le croire, car *le fossé creusé entre le marxisme matérialiste et le spiritualisme chrétien est trop profond, pour que le seul désir de consolider un Ministère suffise à le combler définitivement.* »

« Logique pure », il semble évident que si M. Blum voulait s'en tenir à cela, il n'aurait jamais dû faire de politique, car rien n'est plus éloigné de la pure logique que le jeu balancé des forces adverses, autour du pouvoir !

V

Si nous avions besoin de nous en assurer, sans sortir du domaine marxiste, nous n'aurions qu'à essayer de comprendre ce qui se passe en Russie. Il est vrai que cela n'est pas toujours très facile. Le mystère plane autour du Kremlin et du tsar rouge qui y trône. C'est devenu un lieu commun de dire que le Russe moyen n'a pas trouvé une grande amélioration à son malheureux sort en passant du tsarisme au bolchévisme. Mais que devient le marxisme officiel, en Russie ? Est-il autre chose qu'une étiquette usée et fallacieuse ? Quel jeu cruel et brutal joue le dictateur sous lequel tremble l'antique Empire moscovite ? Jean de St-Chamant tente de nous le dire, dans les *Etudes* du 20 mai 1937, sous ce titre : *Le « Trotzkysme » en France et en Espagne. Une nouvelle Internationale.* Et les données qu'il nous apporte se recoupent avec celles qui sont fournies, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin, par l'auteur anonyme d'une étude intitulée : *La IVe Internationale.*

On se souvient de cette Constitution russe que nous avons analysée ici-même (26 nov. 1936) et qui fut adoptée par le VIIIe Congrès des Soviets, le 6 décembre dernier.

Cette Constitution avait, disions-nous, des allures démocratiques. En réalité, elle marquait le terme de l'évolution du marxisme en Russie. Et ce terme, le voici : le capitalisme a été détruit ; l'Etat est maître de tout, sous le nom du prolétariat. Mais l'Etat n'est qu'une abstraction : il est représenté par les bureaux, et les bureaux, c'est une caste, la caste bureaucratique, la caste des fonctionnaires. La Constitution stalinienne aboutit donc à conférer à la caste bureaucratique tous les droits, tous les privilèges, tous les profits, et à lui asservir l'immense armée des travailleurs.

Comme le dit fort bien M. de St-Chamant :

« Nous ne discuterons pas le point de savoir si cette évolution du régime soviétique était inscrite dans la nature des choses, car *le fait seul importe.* Il donne la preuve, comme tous les observateurs (quorum ego) l'ont constaté en U. R. S. S., que la Russie, après vingt ans de révolution, a restauré la famille et le culte de la patrie, substitué aux milices de l'armée rouge l'armée permanente, rétabli les grades, les privilèges et les décorations, sanctionné par le principe de la hiérarchie des salaires un régime d'inégalité sociale particulièrement accentuée, enfin, dans le domaine de la politique extérieure, renoncé au dogme jusqu'ici fondamental de la révolution mondiale au profit de la Société des Nations. »

Tout cela n'a pas pu se faire sans quelques protestations de la part des bolchévistes chevronnés. Il a fallu les faire taire. Les soviets ouvriers, les sociétés de vieux bolchévicks, tout a été liquidé. La nouvelle charte en a prononcé la dissolution. L'étiquette marxiste reste, mais le contenu du flacon n'est plus le même.

« Sous le nom de liberté démocratique, c'est surtout à un instinct de conservation que paraissent avoir obéi les législateurs de la nouvelle Russie. Aussi, la caste gouvernementale, contenue en haut par les maréchaux, en bas par la petite bourgeoisie des fonctionnaires, s'affermit-elle de jour en jour. »

Et Trotzky dénonce avec rage cette transformation de la révolution qui l'a exclu. Il s'élève contre la servilité de la bureaucratie :

« Elle est prête, dit-il, à fermer les yeux sur les fautes les plus grossières de ces chefs en politique générale, si par contre ils lui sont absolument fidèles dans la défense de ses privilèges. Plus les nouveaux maîtres sont inquiets et plus ils apprécient la répression sans merci de la moindre menace à leurs droits acquis. C'est sous cet angle qu'une caste de parvenus sélectionne ses chefs. Et c'est là le secret de Staline [1]. »

Ainsi s'expliquent les procès retentissants qui se sont déroulés à Moscou, ces derniers mois : contre Zinoviev et Kamenev, en août 1936, — contre Novossibirsk, en novembre suivant, — contre Radek, en janvier 1937, — contre le maréchal Toukatchevsky et sept autres grands chefs, en juin 1937. Staline s'est débarrassé de tous ses rivaux. Il a fait disparaître impitoyablement tous les survivants de l'entourage de Lénine. Il est sûr que si Trotzky tombait entre ses mains, sa vie ne pèserait pas lourd. La nouvelle couche dirigeante se serre autour du

[1] Trotzky, *La Révolution trahie*, Paris, Grasset, 1936, p. 308.

« chef génial » qu'est Staline. Elle veut qu'il soit « le plus grand homme de tous les temps », titre que les nazis attribuent, de leur côté, à Hitler, avec au moins autant de raisons !

« La nouvelle élite, liée étroitement à l'appareil de l'Etat, s'est élevée progressivement au-dessus des masses, pour exploiter par ses propres méthodes les conquêtes sociales de ces masses. La première conquête de la révolution avait été la nationalisation du sol et la mainmise du prolétariat sur les moyens de production. Inapte, comme il apparut à l'épreuve, à garder dans ses mains l'exploitation, la classe ouvrière et paysanne se trouva dessaisie peu à peu, *au profit de l Etat totalitaire*, des biens qu'elle croyait posséder pour toujours. La grande illusion du communisme date de là. On sait aujourd'hui qu'il n'a jamais été appliqué en Russie. »

Ce qui est plus fort encore, c'est que Lénine lui-même a assez vécu pour s'apercevoir de la ruine de son idéal. Il avait prévu le péril, il avait voulu y parer et, dans son livre *L'Etat et la Révolution*, il avait exposé ses intentions :

« Le prolétariat brisera la vieille machine bureaucratique et formera son propre appareil d'ouvriers et d'employés, en prenant, pour les empêcher de devenir des bureaucrates, des mesures telles que : éligibilité et révocation à tout moment, rétribution non supérieure au salaire de l'ouvrier, passage immédiat à un état de choses dans lequel tous s'acquitteront des fonctions de contrôle et de surveillance, dans lequel tous seront momentanément des bureaucrates, personne ne pouvant, par cela même, se bureaucratiser [1]. »

Mais il est probable que Lénine demandait trop à l'humanité commune. Il y a beau temps que nous avons avancé cette proposition : que le communisme n'est réalisable que dans les monastères, où l'on fait vœu de pauvreté et d'obéissance. Il faudrait donc faire de l'univers entier un vaste monastère, pour que le communisme fût possible ! Et il serait très intéressant de rechercher par quels moyens, — changements périodiques de supérieurs, contrôles fréquents, etc., — l'Eglise évite ce que l'on pourrait appeler « la bureaucratisation » de ses couvents et ce que l'histoire appelle leur « décadence ».

Quoi qu'il en soit, peu avant sa mort, Lénine constatait l'échec complet de son rêve et il disait : « *Notre Etat est un Etat ouvrier et paysan à déformation bureaucratique.* »

C'était avouer qu'une oligarchie dirigeante s'emparait du pouvoir. Le « bourgeois », dans la République soviétique, c'est le fonctionnaire privilégié. Et ni Lénine, ni Staline, n'étaient libres de se passer de lui. On a beau proclamer qu'ils étaient des « génies » incomparables, ils se sont trompés constamment dans leurs calculs économiques. Mais ils tenaient les masses mécontentes par les « cadres ». Ce sont les « cadres qui décident de tout ». C'est entendu, mais le chef suprême est ainsi prisonnier des « cadres » et il semble bien que Staline soit prisonnier, en première ligne, de l'armée rouge et de son chef, Voroschilof.

Conclusion : « Sous l'étiquette trompeuse et changeante de marxisme, de communisme, de socialisme et, aujourd'hui, de démocratie, la conquête de l'Etat par la bureaucratie est devenue un fait accompli. Si paradoxal que ce soit, après vingt ans de régime « communiste », les masses ont retrouvé en Russie, sous la domination d'une caste dirigeante, leur rôle de classe exploitée. »

Ainsi parle M. de St-Chamant dans les *Etudes*, et la *Revue des Deux Mondes* lui fait écho en ces termes :

« Staline a créé un Etat bonapartiste, une dictature avec ses classes, sa bureaucratie, son régime d'oppression, sa doctrine économique. Il a opposé la formule : « A chacun selon son travail ! » à la formule du marxisme : « A chacun selon ses besoins ! » En un mot, il a totalement défiguré le sens de la révolution voulue par Lénine. Ce qui fera dire à Trotzky : « La fantaisie la plus exaltée concevrait difficilement contraste plus saisissant que celui qui existe entre le schéma de l'Etat ouvrier de Marx-Engels-Lénine et l'Etat à la tête duquel se trouve aujourd'hui Staline. » (*Op. cit.*, p. 66).

N'allons pas croire que nos communistes français ne soient pas conscients de ce changement total d'orientation. Il suffit d'être attentif à leur langage pour se rendre compte qu'ils marchent avec Staline contre la *IVe Internationale*, dont le chef principal demeure Trotzky. Ils s'efforcent de nier l'évidence. A les en croire, rien n'a changé ; entre eux et les trotzkystes, il ne s'agirait, comme jadis entre socialistes réformistes *(IIe Internationale)* et communistes révolutionnaires *(IIIe Internationale)* que d'une question de tactique. C'est ce que Dimitroff proclamait hautement au VIIe Congrès de la IIIe Internationale, en août 1935 :

« On nous reproche parfois de dévier de nos principes communistes. Quelle bêtise et quel aveuglement ! Nous ne serions pas des révolutionnaires marxistes, léninistes, ni des disciples de Marx, Engels, Lénine, Staline, si nous ne savions pas modifier entièrement notre tactique et notre action, en conformité avec la conjoncture du moment. Mais tous les détours et tous les zigzags de notre tactique n'ont qu'un seul but : « *la révolution mondiale !* »

Ainsi le Directoire prétendait continuer la Convention, et Bonaparte lui-même achever l'œuvre révolutionnaire !

N'empêche que Dimitroff préconisait, en 1935, la collaboration avec les autres partis de gauche, que le communisme avait toujours rejetée, et conseillait la constitution d'un Front populaire, englobant socialistes et radicaux. On sait comment les communistes français se sont mis à tendre la main aux « Croix-de-Feu » égarés, aux « catholiques » amis du peuple, comment ils se posent en protecteurs des « classes moyennes », des petits commerçants, des ruraux eux-mêmes. Au Congrès de Montreuil (janvier 1937), le mot « union » primait le mot « révolution ». Le secrétaire général du parti pouvait s'écrier : « Luttant contre les privilégiés et les faux patriotes, le parti communiste est fier d'avoir *uni le drapeau tricolore et le drapeau rouge.* » Et il terminait son rapport par une allusion méprisante aux extrémistes : — « Le parti a chassé les renégats, les faiseurs de scissions. Le parti a mené la lutte sur deux fronts, contre ceux qui oublient les principes révolutionnaires et *contre le bavardage des anarchistes, qui prennent leur hystérie pour de l'action révolutionnaire.* »

Ainsi parlait Maurice Thorez.

Et ainsi se vérifie une loi dominante de l'histoire. Il arrive toujours un point où il faut s'arrêter. En d'autres termes, la révolution ne peut que détruire et ensuite il faut reconstruire. Seulement, l'esprit révolutionnaire ne peut pas, ne sait pas s'ar-

[1] Cité par Trotzky, dans *La Révolution trahie*, p. 65.

rêter. Les extrémistes sont donc toujours dépassés. Il vient nécessairement une heure où ils sont traités de « conservateurs » et de « réactionnaires ».

Au-delà du communisme stalinien, il y a le communisme trotzkyste, et au-delà du trotzkysme, il y aurait sans doute l'anarchie pure et simple. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, la France a vu un grand nombre de grèves dites d'occupation. Ces grèves ne semblent pas toujours avoir obéi à un ordre régulier. On a senti, à maintes reprises, qu'elles dépassaient les grands chefs, qu'elles obéissaient à des mots d'ordre secrets. Les incidents sanglants de Clichy, sur lesquels M. Max Dormoy se refuse obstinément à nous dire tout ce que ses enquêtes lui ont révélé, furent une manifestation éclatante des divisions internes qui travaillent le monde ouvrier. Le grand problème de l'heure est de savoir où ira celui-ci. Le patronat n'a pas su le diriger, quand il était tout-puissant. Un fossé s'est creusé, il y a cent ans, entre ce que l'on appelait « le tiers état » et ce que l'on a surnommé « le quatrième état », c'est-à-dire entre la « bourgeoisie » et le monde ouvrier. Le radicalisme a bien cherché à gagner ce monde ouvrier, systématiquement matérialisé par le jeu du machinisme conjugué avec une propagande effrénée de déchristianisation que la concentration ouvrière rendait facile. Mais il a été rapidement distancé par le socialisme. A son tour, le socialisme était concurrencé par le communisme. Est-ce que le communisme ne sera pas dépossédé, à plus ou moins longue échéance, par le trotzkysme, puis par l'anarchisme ? Ce qui se passe en Espagne, où communisme et anarchisme ne collaborent que contre la religion ou contre le nationalisme, mais s'entredéchirent dès qu'ils ne sont plus qu'en face l'un de l'autre, est une frappante indication de ce qui se passerait dans un pays où le communisme serait vainqueur. Un Staline ne peut se maintenir qu'en envoyant à la mort ses adversaires de gauche. Un Companys a dû faire appel à la force armée pour « liquider » les anarchistes de Catalogne.

VI

Pour l'instant, le communisme d'un Thorez, en France, doit se garder contre l'extrémisme communiste qui le trouve trop « pâle ». Quel est donc le but de la IVe Internationale ? Tout simplement : l'établissement du régime universel des Soviets par le moyen de la révolution permanente.

« Entrons dans le détail, dit l'auteur de l'article de la *Revue des Deux Mondes*.

Le régime des Soviets exclut le capitalisme et l'Etat bourgeois. Les marxistes purs veulent donc l'abolition du régime capitaliste et du salariat, l'appropriation collective des moyens de production, la transformation de la société capitaliste en société socialiste, de l'Etat bourgeois en Etat socialisé. Pour parvenir à ce stade, un seul procédé : l'insurrection armée. Mais il faut vaincre aussi tous les parasites, les partisans de la collaboration des classes, et les révolutionnaires qui ne font la révolution qu'en paroles (centristes et opportunistes) La prise et l'installation du pouvoir sont faites par l'intermédiaire de Conseils ou Comités élus par les masses (soviets d'ouvriers, paysans et soldats)... Mais là ne se limite pas le programme, car la révolution doit être universelle, donc permanente jusqu'à son aboutissement complet. Il en résulte que le programme a un caractère non national, mais international, qu'il dénonce la théorie « antimarxiste » du « socialisme dans un seul pays ». En outre, le prolétariat n'a pas de patrie, il ne peut accepter la défense nationale en régime capitaliste, il ne conçoit que le défaitisme révolutionnaire à l'égard de toute guerre impérialiste. D'où s'ensuit une lutte systématique et clandestine pour la désagrégation de l'armée. D'où s'ensuit également la lutte pour l'émancipation des peuples coloniaux et des minorités (droit des colonies de se séparer de la métropole). D'où s'ensuit enfin la nécessité d'une action illégale doublant l'action publique et licite. Cette seconde partie du programme est en opposition catégorique avec le programme stalinien, qui reste sur les notions de socialisme dans un seul pays, de défense nationale soviétique, de collaboration avec les Etats bourgeois. Enfin, la troisième partie comprend la préparation actuelle de la révolution : politique de front unique dans la classe ouvrière, sans renoncer au droit de critique (lutte pour la restauration du vrai régime des Soviets en U. R. S. S.) ; régime de la démocratie centralisée, c'est-à-dire élections libres à tous les degrés ; soutien des revendications ouvrières par les délégués, les comités d'ouvriers, les grèves, les occupations, etc. »

Un tel programme doit réunir tous les mécontents. Il y en aura toujours, et l'éducation matérialiste les crée nécessairement. Tout le monde ne peut pas avoir la première place. L'égalitarisme n'est qu'une utopie. Mais l'inégalité engendre la haine. La politique du poing levé sera toujours actuelle dans un monde entièrement matérialisé, parce qu'il y aura toujours des hommes qui trouveront leur lot inférieur à celui du voisin et qui regarderont ce fait comme la dernière des injustices sociales. Au fond, le matérialisme communiste se heurtera toujours au conflit qui divisa, de leur vivant, un Marx et un Bakounine.

Tout le monde connaît au moins de nom ce dernier personnage ; mais il ne sera sans doute pas inutile de rappeler sommairement ce que furent sa vie et sa doctrine.

Michel Bakounine était né à Torjok, en 1814, — de quatre ans plus âgé donc que Marx, né à Trêves en 1818. — Il vint de bonne heure à Paris, y connut notre romancière George Sand, dont on sait les idées humanitaires et bucoliques, mais aussi l'anarchiste-philosophe Proudhon. Le gouvernement russe réclama son expulsion, qui lui fut accordée. Il revint en 1848, puis, lors des mouvements révolutionnaires qui marquèrent cette année-là, entreprit en Europe centrale des menées qui le firent plusieurs fois condamner à mort. Envoyé en Sibérie, en 1857, il réussit à s'évader et finit par s'installer en Suisse. Quand Marx formula sa doctrine, Bakounine la critiqua. Il estimait que l'Etat, nécessairement représenté par une bureaucratie, ne peut faire aboutir le communisme qu'à son profit et que par suite un Etat communiste ne saurait être qu'une bureaucratie exploitant le travail. Il repoussait donc l'idée même de l'Etat et prêchait l'anarchie, par une vaste décentralisation : le communisme dans le cadre local, sans organisation étatiste. Repoussé de l'Association internationale des Travailleurs, fondée par Karl Marx et qui fut la *Ire Internationale*, il créa, en 1868, la secte des Frères internationaux et l'Alliance de la Démocratie socialiste. Son programme comportait les éléments suivants : athéisme, abolition des classes et de toute hiérarchie civile, militaire ou religieuse, égalité des sexes, mise en commun des terres et de toutes les richesses engendrées par le travail humain, suppression de toutes les autorités et de tous les Etats.

Après la guerre de 1870, il rentra en France, essaya de provoquer un soulèvement à Lyon, qui

échoua. Le Congrès de La Haye, en 1872, amena la scission définitive entre Bakounine et Marx. C'est alors que fut fondée par Bakounine la Fédération jurassienne, noyau initial du parti anarchiste, qui devait se développer surtout en Catalogne et dans les autres centres ouvriers d'Espagne.

Ses pamphlets les plus connus sont *Dieu et l'Etat*, *L'Etat et l'Anarchie*. Les kiosques des villes catalanes en étaient remplis jusqu'à ces derniers temps.

Si jamais le communisme trotzkyste l'emportait dans un pays quelconque, il est probable qu'il aurait surtout à se défendre contre ce genre d'anarchisme.

En réalité, le trotzkysme n'a pas beaucoup de chances. Ce qui lui manque, c'est la discipline. Il n'est guère formé que de chefs sans troupes. Il se décompose en une multitude de petits groupes, en une poussière de sectes et de clans, conduits par des hommes qui se croient tous élevés *au rang de messies*.

Et ici on remarquera un fait formidable et qui éclaire étonnamment les événements de l'histoire contemporaine : l'abandon du christianisme se traduit par une floraison du messianisme. L'Evangile l'a prédit : « Il surgira de faux christs et de faux prophètes et ils fourniront de grands signes et des prodiges tels qu'ils pourraient égarer même les élus, s'il était possible. » (Mt., XXIV, 23-24).

On dirait que le grand problème qui présida à la mort du Christ s'étend sur le monde entier, que le messianisme juif est devenu la mystique du genre humain. Il viendra un temps où quiconque ne croira pas que le Messie est déjà venu, en Jésus-Christ, le cherchera dans quelque chef de parti, ici-bas. L'hitlérisme est une sorte de messianisme, — le stalinisme en est une autre, — le trotzkysme en est une troisième. Et il en naît tous les jours, dans les bas-fonds de l'incrédulité.

Enumérons, avec la *Revue des Deux Mondes* :

« La France, pays de clarté, paraît détenir le record de la diversité des groupes se ralliant à la IVe Internationale. Il n'en existe pas moins de quinze, dont une bonne dizaine donne l'impression de ne compter chacun que quelques centaines d'adeptes et, conséquemment, d'être insignifiants au point de vue politique et sans aucune influence sur les masses.

« Des groupes principaux, disons qu'ils appartiennent à des branches fort distinctes de l'opinion, puisque nous y rattacherons aussi bien la « *Gauche révolutionnaire* » de M. Marceau Pivert que les anarchistes du vieux Sébastien Faure. C'est qu'en effet, ils ont au moins comme points communs l'idée de révolution permanente par l'action directe et de suppression de la société et de l'Etat actuels, la haine du stalinisme et du réformisme. »

Ce fut en 1933 que les révolutionnaires extrémistes de gauche fondèrent la *Ligue communiste*, violemment antistalinienne, qui, après le 6 février 1934, se rattacha au parti S. F. I. O., pour ne pas se séparer des masses et bénéficier sur elles du prestige d'un grand parti organisé. Mais au sein du parti, elle fit bande à part, en créant des « groupes d'action révolutionnaire » (G. A. R.) qui dans les rangs des « Jeunesses socialistes » prirent bientôt une place considérable. Il semble que le parti socialiste ait accueilli ces extrémistes pour se servir d'eux contre le communisme, en face de la clientèle électorale ouvrière. Mais il en a été bientôt encombré. Les chefs des G. A. R. furent exclus des Jeunesses socialistes, au Congrès de Lille (fin 1935). Ils groupèrent autour d'eux tous les isolés. Leurs noms sont pourtant peu connus : Molinier, Franck, Marc Laurent. Ils fondèrent le *Parti communiste internationaliste*, dont les journaux s'appellent *La Commune* et *La Commune des Jeunes*. Mais ce groupe Molinier a été exclu aussi de la IVe Internationale.

Non moins exalté qu'eux, mais plus habile, Marceau Pivert a réussi à demeurer au sein du parti socialiste. Il est le créateur d'un groupe ou sous-parti : la *Gauche révolutionnaire*, qui ne cesse de reprocher aux communistes d'avoir abandonné le principe révolutionnaire, de tendre la main aux catholiques, etc. Mais Pivert n'a pas voulu, pour cela, quitter le parti S. F. I. O., qu'il « noyaute » de son mieux, selon le mot du jour. Il avait deux journaux : *La Gauche révolutionnaire* et *La Vague*.

A la suite des événements de Clichy, dans lesquels ses troupes de choc paraissent avoir joué un rôle prépondérant, la tendance « Gauche révolutionnaire » a été dissoute par le Conseil national S. F. I. O. du 18 avril dernier. Mais le journal *La Vague*, à la veille de la dissolution et sachant déjà ce qui devait arriver, écrivait, le 15 avril : « Nous sommes bien décidés à servir le front révolutionnaire ou, comme on voudra, le front populaire de combat. » Il est donc certain que la dissolution de la *Gauche révolutionnaire* de Marceau Pivert n'aboutira qu'à un camouflage nouveau et que la tendance subsistera.

Ajoutons que ce groupe n'est pas le seul qui « noyaute » ainsi le socialisme. Il y a aussi un groupe Ferrat, dont les journaux sont *Le Drapeau rouge* et *Que faire ?* et qui laisse ses adhérents libres de rester soit dans la IIe (socialisme) soit dans la IIIe Internationale (communisme), tout en critiquant l'une et l'autre. On comprend dès lors que les chefs de l'une et de l'autre soient si souvent débordés par leurs troupes ! Le groupe Ferrat s'intitule *Association communiste internationale*.

D'autres enfin, qui ont rompu avec les IIe et IIIe Internationales, soit qu'ils en aient été exclus, soit qu'ils n'approuvent pas leur ligne d'action, se bornent à organiser, sur le plan syndicaliste et dans les cadres de la C. G. T., une éducation du prolétariat. C'est le cas de *La Révolution prolétarienne* de Louzon, Chambelland et Yvon, aussi bien que de *l'Ecole émancipée*, où se distingua l'instituteur Valière et qui est dirigée par les instituteurs Hagnauer et Emery. La C. G. T. comprend donc, elle aussi, des éléments très insubordonnés et très révolutionnaires, qui poussent Léon Jouhaux l'épée dans les reins, en dépit des sermons par lesquels il exhorte ses ouailles à la discipline et au sens de leurs responsabilités sociales.

Enfin, il existe des adhérents actifs à la *IVe Internationale*, que dirige Trotzky. Leurs chefs sont Naville, Rosenthal, Zeller, Challaye, Rousset, Boitel. Ils forment un parti intitulé le *Parti ouvrier internationaliste* ayant comme section de jeunesse la J. S. R. ou *Jeunesse socialiste révolutionnaire*. Leurs journaux sont *La Lutte ouvrière* et *La IVe Internationale*.

Un historien ne peut s'empêcher, devant ce foisonnement de sectes et de chapelles rivales, de se rappeler le pullulement des sectes protestantes au XVIe siècle. Seulement, il est probable que, comme au XVIe siècle, il y aura des sectes *nanties*, — celles qui trouveront un appui solide dans la politique, —

et des sectes *souterraines,* celles qui ne réussiront pas à s'installer sur l'échiquier des puissances d'Etat. Ce qui est sûr, c'est que la *IVe Internationale* est extrêmement active partout et qu'elle menace de déposséder les deux autres, — socialisme et communisme stalinien, — qui n'osent guère l'attaquer de front, si ce n'est en Russie même.

Enfin, Bakounine a aussi des partisans chez nous qui constituent *l'Union anarchiste ;* elle diffère du tout au tout du trotzkysme, mais elle est très disposée à s'unir à lui pour la destruction de l'ordre présent.

C'est dans ce tableau d'ensemble des forces de la Révolution qu'il convient de situer un Léon Blum, pour comprendre à quoi il mène, bon gré mal gré, le grand pays dont il a la direction. Sans doute, il ne veut ni de la Révolution communiste, ni de la Révolution anarchiste, mais il ne sort pas de la philosophie qui y conduit, et ses belles paroles sont sans force pour les combattre...

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

J.-M. Hervé. — **Manuale theologiæ dogmaticæ,** t. IV : *De SS. Eucharistia. — De Pœnitentia et Indulgentiis. — De Extrema Unctione. — De Ordine. — De Matrimonio. — De Novissimis.* — In-8 de x-720 p. — Paris, Berche et Pagis.

Le manuel Hervé connaît vraiment le succès : de plus en plus il est accueilli avec faveur dans les Séminaires et les Congrégations religieuses. Cette 13e édition, si rapidement atteinte, en est un témoignage irrécusable.

Le t. IV, paru au début de cette année 1937, contient des modifications et des améliorations notables. — Le traité de *l'Eucharistie* est précédé d'une courte, mais décisive étude historique sur l'institution de l'Eucharistie par le Christ : c'est la thèse catholique nettement affirmée et démontrée contre les Protestants libéraux et les rationalistes modernes (n. 4-7). Revu sérieusement, l'argument de Tradition pour la présence réelle (n. 18-26). La question de la transsubstantiation (n. 52-58) a été complétée et rendue plus claire et plus démonstrative. Celle de l'essence et des effets du sacrifice de la messe (n. 101-133), entièrement refondue, est présentée de façon beaucoup plus didactique et plus logique : elle est, semble-t-il, comme une partie toute nouvelle et très au point. — La thèse des effets du sacrement de l'Eucharistie a été condensée pour rester davantage dans la norme de la doctrine absolument sûre (n. 174-185). A signaler ici l'addition d'un corollaire (n. 185) *de primatu Eucharistiæ in ordine sacramentali.*

Toute la partie historique et patristique du traité de *la Pénitence* a été revue avec soin et complétée très fortement, grâce aux recherches savantes des dernières années, par exemple pour l'existence du sacrement (n. 233-243), la confession (n. 288-300), la pénitence publique et privée (n. 301), le ministre (n. 330-331). La question de la reviviscence des mérites a été résolue dans le sens pleinement thomiste (n. 325).

La preuve de Tradition pour les sacrements de *l'Ordre* et *du Mariage* a été totalement retouchée. Deux questions ont subi une importante revision : dans l'Ordre, celle de l'essence du sacrement (n. 407-408), où l'auteur cependant ne prend pas position en ce qui concerne la porrection des instruments, et, dans le *De novissimis,* celle de la résurrection des corps (n. 555). Sur ce dernier point, M. Hervé modifiera très certainement son exposé touchant la manière de comprendre l'identité numérique des corps ressuscités (n. 556-557). L'article *Résurrection des corps* du *Dict. de théologie,* qui vient de paraître, lui apportera des raisons contraignantes.

Nous avons constaté avec plaisir que plusieurs des observations faites par l'*Ami* au cours de consultations diverses ont recueilli un écho favorable dans le livre de M. Hervé (conditions de validité de la consécration des deux espèces, dilation de la gloire comme peine du purgatoire, etc.). Par contre, nous ne le trouvons pas encore assez dégagé de certaines façons de parler que l'on croit traditionnelles parce qu'on les répète sans en juger la valeur exacte, touchant la réalité du feu du purgatoire, les « lieux » de l'au-delà, sans compter ce que nous avons dit touchant l'identité du corps ressuscité.

Le manuel Hervé devient de plus en plus l'excellent instrument de travail rêvé pour les séminaristes. Aucune question n'est traitée superficiellement. On y trouve toutes les indications nécessaires pour s'orienter dans des recherches ultérieures, et rien qu'en se tenant aux richesses de doctrine et de documentation qu'il renferme, on serait déjà assuré de posséder une science théologique considérable.

Son Em. le card. Bisleti, préfet de la S. C. des Séminaires et Universités, a félicité l'auteur dans une lettre extrêmement élogieuse : « Tous doivent constater l'ampleur de votre documentation, la précision de vos formules, la clarté de vos exposés, le souci constant que vous avez de rester fidèle, jusque dans les moindres détails, à la grande voix de la Tradition et aux enseignements de l'Eglise. »

Mme Vérine. — **L'Art d'aimer ses enfants.** — In-8 de 320 p., 15 f. — Paris, Spes.

Ce livre passe en revue les méthodes d'éducation anciennes et nouvelles ; il étudie les manifestations diverses de l'amour maternel, depuis la naissance de l'enfant jusqu'à l'âge de la puberté. C'est plus qu'un traité d'éducation : c'est une saisie de la vie elle-même, avec ses joies, ses enthousiasmes, ses difficultés, ses luttes, ses drames et ses bonheurs insoupçonnés ; il exalte les plus nobles des sentiments humains, et il est riche d'espérances vécues et de conseils pratiques.

Il permettra aux pères et aux mères de créer dans leur foyer l'atmosphère éducative des vrais jardins d'enfants, atmosphère heureuse, active et calme, sans laquelle aucune éducation n'est possible, et il leur montrera la nécessité de se perfectionner sans cesse dans l'exercice du plus beau des métiers : le métier de parents ; il leur rendra confiance en eux-mêmes et, dans les passes périlleuses de l'âge ingrat, les aidera à voir clair dans l'âme de leurs enfants.

Les titres des chapitres suffiront à donner un aperçu du contenu du livre : *Aimer ses enfants sans contrainte et pour soi,* mais aussi *les aimer avec raison et pour eux ; s'éduquer* soi-même *pour savoir aimer ; les dix commandements des parents ; l'éducation de la bonté ; l'éducation du sens social ; l'esprit de collaboration en éducation ; Mauvais jours ;* et enfin *l'Amour est un don.*

Henry Bordeaux, de l'Académie Française. — **Nos Indes noires,** *Voyage en Afrique occidentale.* — In-12 de 312 p., avec une carte hors texte, 15 f. — Paris, Plon.

M. Henry Bordeaux n'est pas seulement un grand romancier ; c'est un voyageur infatigable, parcourant le monde à la recherche du témoignage de la qualité française. Nul mieux que lui n'a fait connaître la force d'expansion de notre race ; nul n'a davantage contribué à dévoiler le labeur silencieux, opiniâtre et souvent héroïque de ces innombrables pionniers — missionnaires, soldats, colons, fonctionnaires — qui, hors de France, font rayonner et aimer le nom de notre patrie.

Désigné par l'Académie et par le Souvenir africain